

Les pistes pour gommer les inégalités en maternelle

La Fondation Roi Baudouin a analysé les bonnes pratiques pour mieux prendre en charge les enfants issus de familles précaires ou migrantes. Et éviter que les inégalités s'aggravent. P. 2 & 3

Les inégalités scolaires se (dé)jouent dès la maternelle

- La Fondation Roi Baudouin a analysé les bonnes pratiques pour mieux prendre en charge les enfants issus de familles précaires ou migrantes.
- Les petites classes sont décisives pour corriger les inégalités scolaires.

Au premier regard, c'est un chantier bordélique. Pourtant, tout est réfléchi dans la classe de Patricia Lhoest. Comme ce papier collant vert pomme qu'elle place pour délimiter un espace de travail - structurant -, ses tas de cartes plastifiées ou les jetons sur la table « pour le Lotto des prénoms ». A 54 ans, l'institutrice de troisième maternelle n'a rien perdu de son enthousiasme. Ni de sa volonté d'apprendre.

« Cela fait 30 ans que j'enseigne, raconte-t-elle, ciseaux à la main. Et à un moment donné, je me suis rendu compte que ma façon de travailler ne convenait plus aux enfants de notre époque. Certains entraient dans l'apprentissage, d'autres pas. » Comme elle enseigne un jour par semaine dans une haute école pour former les futurs instituteurs, elle en parle aux psychopédagogues de l'équipe et décide de suivre une nouvelle formation sur la prise en compte des inégalités socio-économiques dans l'apprentissage.

La formation, développée grâce aux financements de la Fondation Roi Baudouin, met le doigt sur les difficultés auxquelles sont confrontés les enfants issus de familles précaires ou immigrées : un niveau de langue plus faible, très éloigné de la langue abstraite de l'école, une présence plus irrégulière. « Ce sont des enfants qui, souvent, n'ont pas fréquenté de milieu d'accueil et sont moins à l'aise que les autres. Des enfants qui arrivent plus souvent fatigués ou sans avoir déjeuné, qui ont du mal à rentrer dans l'apprentissage », relève Patricia Lhoest, dont les élèves sont is-

sus de familles aux profils socio-économiques très variés, de la grande précarité au milieu universitaire. Ce que l'institutrice apprend surtout, c'est que les pratiques d'enseignement ont tendance à maintenir les enfants précaires dans leurs difficultés, voire à les accentuer.

« J'ai complètement revu ma façon d'organiser les activités. Il y a quelques années, j'aurais travaillé autour d'un thème, les chevaliers par exemple, autour duquel j'aurais décliné les ateliers

peinture, dessin, collage... Maintenant je fais attention de tout concentrer sur un objectif d'apprentissage. » En l'occurrence, le « découpage des syllabes » qui anime la classe depuis deux semaines. Pour la matinée, elle a prévu une série d'activités ludiques, mais pas trop. Un juste milieu à trouver pour que l'enfant s'amuse sans être dans le jeu. Au programme : Lotto des prénoms donc, bataille de syllabes, puzzle de prénoms... Comme les enfants ne savent pas lire, on part de ce qu'ils connaissent : les prénoms des copains et les mots appris en classe.

C'est les mots qu'il ne comprend pas

A l'atelier bataille de syllabes, on remporte les plis grâce aux mots les plus longs. « AC-CI-DENT, trois syllabes, compte Safaa sur ses doigts. C'est pour moi ! » La petite fille ramasse le pli comme un croupier. Ça l'amuse beaucoup. Dans son jeu, une carte « Abracadabra » imbattable qu'elle ressort un coup sur deux, l'air de rien. « Cinq syllabes ! » Cela n'a pas l'air d'embêter Louna, en face, qui se fait dépouiller.

Pour Mehdi, c'est une autre histoire. L'activité, qui avait l'air si chouette à regarder Safaa et Louna, est un calvaire. Voilà deux minutes qu'il lève des yeux en détresse vers l'institutrice, à chaque nouvelle carte. « C'est qui qui gagne ? C'est qui qui gagne ? » Les syllabes, il sait compter mais c'est les mots sur les cartes qu'il ne reconnaît pas, même avec le dessin. Son partenaire improvise plus qu'autre chose.

« C'est quoi ? C'est qui qui gagne ? » « Ça, c'est le nain Achtoum », glisse un petit garçon qui a (presque) reconnu le personnage de Disney. Ça n'a pas l'air

de trop parler à Mehdi, mais il fait avec : « ACH-TOUM, deux syllabes. Et l'autre, c'est quoi ? » Les enfants aident un peu, encouragés par l'enseignante, mais pour Mehdi, c'est trop. Il a manqué l'école pendant deux semaines, parce qu'il était malade et a raté tous les nouveaux mots. A chaque carte qu'il tire, il est démuni. « C'est qui qui gagne ? » Ça finit en pleurs. Patricia Lhoest fait une partie avec lui en disant les mots, il compte ses syllabes. « Eh bien, tu vois, c'est toi qui gagnes. »

« Il rattrapera parce qu'il a la motivation, remarque l'institutrice un peu plus tard, en observant le garçon s'affairer, concentré. Mais c'est difficile pour lui parce qu'on ne parle pas français à la maison et qu'il ne fréquente pas l'école de façon suffisamment régulière. Ce n'est pas normal de rester deux semaines à la maison pour un rhume. »

Avant de lire une histoire (sur un monstre qui dévore les prénoms syllabe par syllabe), l'institutrice rassemble tout le monde pour débriefer l'activité, « verbaliser » ce qui a été appris, les difficultés aussi. Pour dédramatiser l'échec.

Une école « pour la classe moyenne »

« L'école est pensée pour la classe moyenne, résume Anne Chevalier, qui a accompagné les hautes écoles pour la mise en place de leurs formations sur les inégalités scolaires. La précarité et les conséquences qu'elle peut avoir sur le développement de l'enfant sont davantage considérées comme un handicap que comme une donnée avec laquelle il faut composer. On va avoir tendance à personnaliser la difficulté - "ce garçon a un problème avec la langue" - et à donner moins de chances aux enfants plus faibles. L'enjeu, c'est que tout le monde entre dans l'apprentissage. »

C'est que les inégalités socio-économiques face à l'école se font sentir dès la première primaire avec davantage d'enfants « en retard » parmi les familles les plus pauvres. Et cet écart ne fait que se creuser dans les années qui suivent (voir ci-contre). « *L'idée que l'école, c'est pour moi ou pas pour moi, se joue dans les deux, trois premières années. Après, c'est très difficile* », assure Anne Chevalier. D'où l'intérêt d'un investissement dès la maternelle, souligne la Fondation Roi Baudouin dans une étude présentée ce lundi. « *Il faut agir le plus tôt possible : encourager la fréquentation de l'école maternelle mais aussi investir davantage dans la qualité de l'accueil et de l'accompagnement avec une attention particulière aux enfants plus vulnérables*. » Des attentions pédagogiques aussi profitables – dans une moindre mesure – aux enfants plus favorisés. Profitables aussi aux... contribuables. Un économiste américain a

ainsi démontré en 2012 que chaque dollar investi dans la petite enfance permettait des économies futures sept fois supérieures dans les services de santé, d'éducation, de sécurité et de justice.

L'idée a bien fait son chemin au niveau institutionnel – que ce soit du côté du législateur ou dans les hautes écoles (voir ci-contre) –, l'enjeu tient désormais à s'adresser à l'ensemble des enseignants et futurs enseignants. Ce qui n'est... pas si simple. « *Nous avons mis au point un module de formation continue pour identifier les pratiques sources d'inégalités*, observe Denis Rogister, directeur de la section d'instituteur préscolaire de la Haute école libre

mosane. *On a eu trois ou quatre inscrits, de sorte que le module a été abandonné alors qu'en même temps vous avez des formations "yoga en classe" à la mode où il y a des files d'attente*. » Le

responsable l'assure, il n'a rien contre le yoga. « *Mais quand on voit les enjeux, c'est tout de même décourageant*. »

Justine Lhoest, l'institutrice de la classe voisine (et accessoirement fille de

Patricia) partage un peu le pessimisme. La jeune enseignante a suivi le module sur les inégalités lors de sa formation.

Depuis trois ans, elle travaille en intérim dans différents établissements, « *l'occasion de se rendre compte du contraste d'une classe à l'autre*. » « *Il y a clairement des écoles où les enseignants s'attardent sur les enfants qui suivent et laissent les autres se débrouiller, d'autres où on met tout en place pour rattraper tout le monde. Si les efforts sont constants, cela fonctionne. J'ai pu le voir avec des petits que j'ai croisés en première année, qui ne parlaient même pas français, et qui ont accroché à la dynamique en troisième maternelle. Mais pour cela... il faut de la volonté*. » ■

LORRAINE KIHL

GOUVERNEMENTS

Eviter l'absentéisme

Le poids et l'impact des inégalités dans l'entrée dans l'apprentissage ont fait partie des constats à l'origine du Pacte d'excellence, explique le cabinet de Marie-Martine Schyns. Concrètement, cette préoccupation se traduit par des moyens humains supplémentaires alloués aux écoles maternelles, 1.100 emplois au total, incluant des instituteurs et des professionnels en puériculture et psychomotricité. Dès septembre, les écoles devront par ailleurs respecter une gratuité totale.

Un des gros enjeux tient à la présence régulière des enfants. La Fédération Wallonie-Bruxelles affiche un taux d'inscription très important en maternelle, de l'ordre de 98 % en troisième. Mais l'obligation scolaire ne s'appliquant qu'à partir de 6 ans, « *certains parents continuent d'envisager l'école maternelle comme une garderie* », pour reprendre l'expression d'un professionnel, alors qu'une présence irrégulière est un lourd handicap quand un apprentissage se construit. Si le Parlement fédéral réfléchit à abaisser l'obligation scolaire, la Fédération Wallonie-Bruxelles a pris les devants en instaurant un suivi plus régulier du taux de présence de l'enfant. En cas d'absences importantes, un dialogue pourra être noué avec la famille.

conseils

Moins compter sur les acquis supposés

Depuis 2012, la Fondation Roi Baudouin, en collaboration avec le ministre de l'Enseignement supérieur, a lancé deux appels d'offres invitant les treize hautes écoles qui forment les instituteurs à développer des initiatives pour « *outiller leurs étudiants à la réalité des inégalités sociales et culturelles* ». Pendant six ans, les hautes écoles développent des formations, échantent sur leurs pratiques, corrigent, tentent de former peu à peu un public plus large. L'idée : « *Voir l'école maternelle en grand !* », présentée ce lundi, s'est appuyée sur le travail des hautes écoles pour tirer des lignes directrices, présentées sous la forme de « *compétences pour mieux prendre en compte la précarité et la diversité* ». En voici quelques-unes.

Assumer la responsabilité sociale de l'école et agir en conséquence. Il s'agit de prendre conscience de la situation réelle des enfants et d'arrêter de « *penser classe moyenne* ». Un exemple : certains parents peuvent avoir un rapport douloureux à l'école en général et à l'enfant en particulier, voire ne savent pas lire. Donner des instructions sérieuses peut s'avérer discriminant. Le fait d'avoir des enfants présentant des lacunes dans la maîtrise du langage ou la vie en collectivité doit être pris comme une donnée avec laquelle composer, pas une tare. En ce sens, il est crucial, estime le rapport, de **développer des relations de qualité avec les parents**, un moyen aussi de mieux comprendre les besoins. Dans cette optique, l'école Saint-Barthélemy a mis en place un système de prêt de matériel et de livres pour les familles.

Développer les compétences langagières de l'enfant. Pour certains enfants, la langue du quotidien est très éloignée de celle de l'école. À Bruxelles, en particulier, la diversité des langues pratiquées à la maison augmente. Ce qui peut induire de ne pas comprendre une consigne ou des mots utilisés lors d'activités. Il faut être plus attentif aux élèves en difficulté, essayer d'utiliser au maximum des mots appris au sein de la classe et de ne pas trop compter systématiquement sur des acquis.

Accompagner tous les enfants dans leur apprentissage. Nombre d'enfants arrivent à l'école en étant déjà dans une optique d'apprentissage : ils sont sollicités en permanence pour comprendre leur environnement, faire des liens logiques, comprendre les intentions. D'autres arrivent à l'école en ayant beaucoup plus de difficultés pour comprendre la différence entre « *faire* » et « *apprendre* ». Concrètement, là où un enfant fera une activité en ayant conscience qu'il apprend à trier des objets et à faire des catégories, un autre – qui réussira tout autant l'activité – sera dans la manipulation pure ou le jeu. Doit l'importance de verbaliser l'apprentissage, de faire dire à l'enfant ce qu'il apprend. L'importance aussi de faire attention au choix des activités et du matériel, qui ne doivent pas être trop ludiques. ■

L.K.

Pour les plus pauvres, le retard scolaire s'accumule avec le temps

LE SOIR - 18/02/19
Source : Fondation Roi Baudouin 2014

